

XIV. 28. 3e.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

LE 21 JANVIER 1919

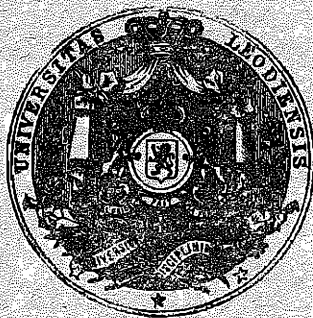
DISCOURS

DE

M. le Pro-Recteur A. SWAEN

ET DE

M. le Recteur Eugène HUBERT



LIÈGE

IMPRIMERIE LIÉGEOISE, HENRI PONCELET, S. A.

54, RUE DES CLARISSES, 54

1919



UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

21 JANVIER 1919

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

LE 21 JANVIER 1919

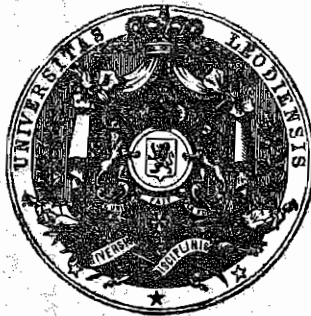
DISCOURS

DE

M. le Pro-Recteur A. SWAEN

ET DE

M. le Recteur Eugène HUBERT



LIÈGE

IMPRIMERIE LIÉGEOISE, HENRI PONCELET, S. A.

52, RUE DES CLARISSÉS, 52

1919

La séance solennelle de reprise des cours à l'Université de Liège a eu lieu, le mardi 21 janvier 1919, dans la salle académique.

A onze heures précises, le corps professoral, précédé des massiers, et conduit par MM. A. Swaen, recteur sortant et Eugène Hubert, recteur nouveau, a fait son entrée, accompagné de plusieurs centaines d'étudiants militaires, récemment revenus du front.

Parmi les autorités qui, en grand nombre, avaient apporté par leur présence un témoignage de sympathie et d'intérêt à l'Université, on remarquait : M. Paul Van Hoegaerden, Ministre d'État ; le Lieutenant-Général Jacques, commandant la 3^e division d'armée ; le Général-Major Balle, Gouverneur militaire de la province de Liège ; le Général-Major Baltia, commandant la 9^e division d'infanterie, et leurs états-majors respectifs ; le Général Fivé ; les missions militaires de France, d'Angleterre, d'Italie, de Roumanie et de Portugal ; M. Delvaux de Fenffe, Gouverneur de la province de Liège ; le Général de Formanoir de la Cazerie, Commandant supérieur de la garde-civique ; M. A. Magis, Sénateur ; M. Meyers, Procureur général près la Cour d'appel de Liège ; M. le Paige, Administrateur-Inspecteur de l'Université ; M. Huytens de Terbecq, Procureur du Roi ; M. Fraeys de Veubeke, Auditeur militaire ; M. Hogge, Président du Tribunal de commerce ; M. Lacroix, Bâtonnier de l'ordre des avocats ; M. G. Grégoire, membre de la Députation permanente du Conseil provincial ; M. Malsin, Greffier

provincial ; M. P. Lefebvre, Commissaire d'arrondissement ; MM. Falloise et Fraigneux, Échevins de la ville de Liège ; M. Digneffe, Conseiller communal ; M. Labbé, Consul de France, accompagné de plusieurs membres du corps consulaire résidant à Liège ; M. Dupuis, Directeur du Conservatoire royal de musique ; M. Gérard, Préfet des études de l'Athénée royal, de nombreux magistrats, officiers et fonctionnaires.

L'entrée des autorités est saluée par *la Brabançonne*, suivie des airs nationaux des puissances alliées.

M. Swaen, recteur sortant, prend ensuite la parole en ces termes :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Ce n'est pas à une cérémonie ordinaire de réouverture annuelle des cours que vous assistez. En reprenant notre enseignement nous inaugurons, je l'espère, une vraie renaissance de notre Université, en même temps que nous allons unir nos efforts à ceux de tous les hommes de bonne volonté pour travailler à la renaissance de notre vie nationale.

La guerre a été, pour la Belgique, une terrible épreuve, un cataclysme inouï dans notre histoire. Elle a semé des ruines, causé des désastres que l'on croyait à jamais disparus du monde ; elle a créé des deuils et des misères sans nombre, mais elle aura, en même temps, été pour notre nation une héroïque épreuve capable de rendre une vie nouvelle, plus belle et plus complète au peuple qui a pu la supporter et a voulu vivre. Notre roi Albert le prévoyait quand, dans une séance à jamais célèbre, il a prononcé ces fières paroles :

« J'ai foi dans notre destinée, un pays qui se défend
» s'impose au respect de tous. Ce pays ne périt pas !

Et pourtant, « aux premiers jours de l'effroyable
» épreuve, on ne savait pas ce que les hommes et les
» femmes allaient faire.

» On interrogeait vainement le passé pour y apprendre
» l'avenir.

» Il n'y avait pas de passé comparable.

» On reportait les yeux sur le présent et on les refer-
» mait pleins d'inquiétudes.

» Dans quel état nous retrouverions-nous en face du
» devoir, du sacrifice, de la douleur et de la mort, après
» tant d'années de paix, de bien-être, de plaisir, d'in-
» souciance et de laisser-aller moral ? Quelle avait été
» la marche invisible et profonde de la conscience humaine
» et des forces secrètes qui sont le tout de l'homme durant
» le long répit où elles n'avaient pas eu à affronter le sort ?

» Étaient-elles endormies, affaiblies et perdues, allaient-
» elles répondre à l'appel du destin, ou descendues trop
» bas, ne retrouveraient-elles point l'énergie nécessaire
» pour remonter à la surface de la vie ?

» Il y eut une minute d'angoisse et de silence ; et tout
» à coup, dans cette angoisse et ce silence, la plus écla-
» tante réponse, le plus magnifique cri de résurrection,
» de justice, d'héroïsme et de sacrifice que la terre ait
» entendu depuis qu'elle roule par les routes de l'espace
» et du temps.

» Elles étaient toujours là les forces idéales ! Elles
» remontaient de toutes parts, du fond de toutes les âmes
» accourues, non seulement intactes mais plus radieuses,
» plus pures, plus nombreuses, plus vibrantes, plus puis-
» santes que jamais.

» A l'étonnement de tous, qui les possédaient en les
» ignorant, elles avaient grandi et s'étaient affermies dans
» la négligence et l'oubli apparents ».

Et, pendant la guerre, ce grand écrivain national dont vous avez reconnu l'éloquente voix, Maeterlinck, ajoutait et prédisait : (*)

- » Demain nous rentrerons dans nos foyers. Nous ne
- » pleurerons point si nous les trouvons en ruine. Ils
- » renaîtront plus beaux des cendres et des décombres.
- » Nous connaissons d'héroïques misères : mais nous
- » avons appris que la misère n'attriste pas les âmes qu'en-
- » toure un grand amour et que nourrit une noble pensée.
- » Nous rentrerons la tête haute, régénérés dans une
- » Europe régénérée, rajeunis par un magnifique malheur,
- » purifiés par la victoire et dépouillés des petitesesses qui
- » voilaient les vertus endormies en nous-mêmes et que
- » nous ignorions.
- » Nous aurons perdu tous les biens qui périssent mais
- » qui renaissent aussi facilement qu'ils périssent.
- » En échange, nous en aurons acquis qui ne mourront
- » plus dans nos cœurs.
- » Nos yeux étaient fermés à bien des choses.
- » Ils sont ouverts à des horizons agrandis.
- » Nos regards n'osaient pas quitter nos richesses,
- » notre petit bien-être, nos petites habitudes.
- » Ils se sont détachés de la terre et atteignent à présent
- » des sommets qu'ils n'avaient pas encore aperçus.
- » Nous ne nous connaissions pas nous-mêmes, nous ne
- » nous aimions pas assez les uns les autres ;
- » Nous avons appris à nous connaître dans l'étonne-
- » ment de la gloire et à nous aimer dans l'ardeur doulou-
- » reuse du plus immense sacrifice qu'un peuple ait jamais
- » accompli.
- » Nous allons oublier les vertus héroïques, les pensées
- » sans entraves, les idées éternelles qui mènent l'huma-
- » nité !

(*) MAETERLINCK, *Les débris de la guerre.*

» Non seulement nous savons aujourd'hui qu'elles
» existent, mais nous avons enseigné à l'univers qu'elles
» triomphent toujours, que rien n'est perdu tant que la foi
» demeure, tant que l'honneur est sauf, tant que l'amour
» subsiste, tant que l'âme ne cède pas ; et que les plus
» monstrueuses puissances ne prévaudront jamais contre
» les forces idéales qui sont le bonheur, la gloire et la
» seule raison d'être de l'homme. »

Tels sont exposés dans un magnifique langage les éléments essentiels de notre renaissance nationale. Parmi eux il en est que nous connaissions de longue date, mais que l'on discutait, que l'on dédaignait parfois à cause de leur ancienneté même, à cause de leur idéalisme, objet de railleries faciles pour un amusant et dangereux scepticisme. Ils ont repris tout leur empire.

Nous ne nous demanderons plus quelle est la *notion de patrie* pour un Belge, nous ne discuterons plus ce qu'il faut entendre par *honneur*. C'est pour l'honneur de la patrie que notre pays tout entier s'est sacrifié. C'est l'honneur de la patrie qu'il a défendu en sachant très bien qu'il était trop faible pour vaincre, qu'il serait foulé aux pieds par les hordes sauvages d'un ennemi implacable ; c'est pour l'honneur de la patrie qu'il a failli périr.

Beaucoup n'avaient pas la conscience claire de ce que signifiait le grand mot d'*indépendance*.

Nous le savons maintenant que nous avons dû supporter l'odieuse présence du dominateur à la face arrogante, dédaigneuse et insultante.

Nous comprenons maintenant ce qu'est le *loyalisme* car nous nous rappellerons comment nos rois plus expérimentés, plus prévoyants que leur peuple, nous ont toujours répété qu'une nation, digne de vivre, doit consacrer une partie de son bien-être à la défense de sa liberté.

Nous n'oublierons plus que, si nous avions suivi leurs conseils, nous aurions probablement évité tous nos malheurs. Et surtout, nous aimerons d'un amour raisonné, réfléchi, respectueux, plein de vénération et de reconnaissance, notre jeune roi qui fit au pays le sacrifice de sa vie, eut confiance dans la bravoure de son armée, la soutint de son inébranlable espoir, et lui communiqua sa foi, en lui répétant sans se lasser jamais : « Vous triompherez car vous êtes la force mise au service du Droit ».

Comment pourrai-je en termes assez nobles, avec le sentiment d'admiration religieuse qu'inspire une âme exquise, toute de délicatesse, tout imprégnée de pitié, de charité, de dévouement et en même temps, comme une âme de héros, courageuse, intrépide, dédaigneuse de la mort, comment pourrai-je vous parler de notre reine ?

Le délire d'enthousiasme, qui lui a fait cortège dans la traversée de nos villes libérées, lui a démontré les sentiments d'admiration, de vénération, de tendresse qu'elle a su inspirer à son peuple.

Que pourrai-je ajouter ?

Il me semble pourtant que, pour ce cœur de femme, les braves yeux candides, l'air heureux, joyeux des petits enfants orphelins de la guerre, échappés par miracle aux tueries boches et recueillis, soignés, dorloités, instruits par elle, lui laisseront un souvenir plus doux, plus tendre ⁽¹⁾.

Il me paraît aussi que les regards extasiés des pauvres soldats mutilés ou mourants dans leur lit d'hôpital auxquels elle apparaissait comme la figure vivante de la consolation, de la résignation et de l'espérance la suivront

(¹) LOTI. Court intermède de charme au milieu de l'horreur. (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1918.)

plus longtemps dans les souvenirs inoubliables de sa vie de souveraine errante.

Que ne pouvons-nous enfin attendre du jeune prince formé par d'aussi nobles exemples, témoin de nos désastres, grandi au milieu de notre armée et si longtemps formé à l'école du malheur ?

Oh ! certes le loyalisme est ancré dans nos cœurs et nous l'y cultiverons avec un soin jaloux.

Et enfin notre vieille devise « *l'Union fait la force* » a-t-elle encore besoin d'expérience plus démonstrative à la suite des succès que nous avons obtenus en lui redevenant fidèles ? Nous l'aurons, je l'espère, toujours présente dans nos pensées, quand recommenceront, je le crains, les terribles menées qui si souvent la voilèrent à nos yeux. Nous nous rappellerons l'odieux parti que tirèrent de son apparent oubli nos hypocrites ennemis pour amener la discorde dans notre nation heureusement rebelle à leurs suggestions infâmes. Leur fourberie ne fut pas assez habile, trop pressés, ils ne surent pas attendre, se crurent certains de la réussite et dévoilèrent à temps leurs ardentes convoitises. Nous n'oublierons jamais, j'ai aimé à le croire, cette expérience des temps maudits. L'ennemi nous aura rappelé que l'union fait la force.

Je pourrais, Mesdames et Messieurs, prolonger encore cette revue des forces idéales que nous avons retrouvées. C'est inutile. Vous savez comme moi quel fut l'enjeu de la formidable lutte et comment tout ce qui fait la splendeur de notre civilisation, cet idéal de goût, d'honneur, d'humanité, de justice, toutes ces valeurs que l'on peut résumer dans l'expression de dignité morale ont été sauvées par les alliés et leur ont donné la victoire.

Je me propose encore de vous exposer d'autres enseignements de la guerre plus intimement liés au rôle des universités, mais nous y reviendrons plus tard.

Pour l'instant, nous devons rendre hommage à nos morts.

Et d'abord :

Honneur à ces nombreux jeunes hommes élèves de l'Université liégeoise qui, surpris par l'agression, sans avoir jamais prévu le devoir terrible qui leur était imposé, obéirent en foule à l'impulsion irrésistible de leurs âmes ancestrales et coururent à la défense de leur patrie insultée.

Il était arrivé le jour de gloire pour les enfants de la Belgique et, sans hésitation, ils firent à leur pays le sacrifice de leurs jeunes vies. Ils portaient obéissant au sentiment de leur devoir, dans l'entraînement de leur dévouement et ne prévoyaient pas les dures épreuves qui leur étaient réservées.

Après l'ivresse des combats vinrent les heures sinistres, ces interminables années où leur courage n'avait aucune récompense apparente où, dans une pénible vie de tranchées, ils dépérissaient ou mouraient stoïquement sans autre auréole que celle de leur tenacité indomptable.

Ils m'apparaissent ainsi comme obéissant à la grande voix du chef de leurs glorieux ancêtres leur disant :

« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ». Car, malgré les pires misères, ils ont persévéré jusqu'au grand jour où leur héroïsme eut enfin sa récompense.

Combien hélas sont partis qui ne sont pas revenus. « *Manibus date lilia plenis* ». Jetons des fleurs à pleines mains sur les tombes de ces jeunes héros disparus. Conservons leur mémoire, donnons-les en exemple à ceux qui leur succèdent.

Et réservons notre pitié profonde aux pères et aux mères affligées. Pleurons avec eux, mais ne comptons pas sur des consolations banales pour adoucir leurs peines.

Ayons plutôt confiance dans l'exaltation de leur patriotisme qui leur rendra les énergies antiques et osons leur dire avec le grand orateur grec : « Contemplez chaque jour dans toute sa splendeur la grandeur de votre pays, nourrissez-en votre enthousiasme et, quand vous en serez bien pénétrés, songez que c'est à force d'intrépidité, de prudence et de dévouement que ces héros l'ont élevé si haut, vous saurez ainsi que le bonheur est pour ceux qui obtiennent, comme vos fils, la fin la plus glorieuse ou, comme vous, le deuil le plus glorieux. »

Dans le corps professoral aussi, pendant ces cinq dernières années, la mort a creusé de grands vides. Bien de nos chers collègues, après avoir passé par les plus terribles angoisses, n'ont pas eu le bonheur d'assister à la victoire finale et sont morts désespérés, doutant peut-être de l'avenir de leur patrie. Arrivés tous à ce point du chemin de la vie où les forces physiques ne peuvent plus répondre à l'énergie morale, ils n'ont pu comme leurs élèves prendre une part glorieuse à la défense du pays. Leur rôle a été plus effacé. Devons-nous, pouvons-nous ne pas en signaler la réelle efficacité ?

La guerre a été la lutte de deux conceptions inconciliables de la vie : la germanique d'une part, et celle que brièvement on a désignée sous le nom de *latine* de l'autre. Elle eut vite fait de démontrer à quelle irrémédiable décadence, à quelle hideuse servitude le triomphe des Germains conduirait le monde, et tous les peuples libres se dressèrent contre eux pour la défense de leurs idéals communs. Les uns et les autres devaient leurs conceptions surtout à leur éducation ; les Germains à leur Kultur, les peuples libres à leur respect des traditions humanitaires qui, combattant tous les instincts barbares, avaient peu à peu fondé leur civilisation.

Or cette éducation était due pour une large part à ceux

qui avaient reçu de ces nations la mission d'instruire et d'éduquer leurs enfants, leurs futurs citoyens.

Je me garderai bien d'exagérer l'importance du rôle joué dans l'accomplissement de cette mission par les modestes éducateurs des peuples, mais c'est pourtant à eux que sont dus en partie la conservation et le culte des grandes notions de Justice, de droit, de pitié pour les faibles, de charité, d'amour de la patrie et de tous ces idéals qui ont sauvé le monde et notre pays.

Nous nous rappellerons que c'est sur les bancs de l'école, en traduisant les vieux auteurs latins et grecs, que nous avons grandi nourris de ces grandes idées d'honneur, de dignité, de patriotisme, que nous avons vécu dans la société des grands hommes de l'antiquité, que nous avons appris à les admirer en même temps que s'éveillait dans nos âmes enfantines l'enthousiasme pour les nobles sacrifices. Et plus tard, étourdis par les cris du siècle qui faisaient miroiter à nos yeux les jouissances du luxe et de la vanité, la puissance de l'argent, le dédain des faibles, l'admiration de la force (car notons-le bien, l'Allemagne n'a pas eu le monopole de ces idées), où donc retrouvions-nous fidèlement les leçons de Justice, de devoir, d'humanité ? Ce sont nos chers collègues disparus qui donnaient ces leçons peu éclatantes mais persuasives pourtant qui ont contribué pour leur part à maintenir la tradition de notre civilisation et ont ainsi travaillé à la victoire finale. Eux aussi dans cette guerre, je me plais à le proclamer, ont bien mérité de leur pays.

Dans une cérémonie spéciale où l'on vous fera leur biographie, vous pourrez juger combien, par leur enseignement, par l'exemple de leur vie vouée à l'étude, par la simplicité de leur existence, par la modestie voulue de leurs goûts, ils ont travaillé utilement au maintien et à la défense victorieuse de notre civilisation.

Si la guerre a été pour le monde une restauratrice d'idéals anciens, elle a été aussi pour lui une immense et terrible expérience démontrant la puissance de l'ordre, de la discipline et de l'organisation. Ce fut une guerre scientifique, dans laquelle l'utilisation judicieuse des compétences les plus variées joua un rôle prépondérant. Parmi ces différents moyens, employés tant par nos ennemis que par nos alliés, il en est un seulement que je me propose d'étudier avec vous parce qu'il est assez intimement lié à l'influence de l'Enseignement supérieur et parce qu'il a été discuté avec ardeur dans nombre de journaux, de revues et de livres publiés pendant ces années de guerre. Je vous parlerai de la compétence parce que les hommes de sciences en ont généralement une idée nette, tandis que ce mot semble assez imparfaitement compris par nombre de gens qui pourtant en parlent beaucoup.

Quand on se rend compte de ce que beaucoup de personnes entendent, quand elles parlent d'hommes compétents, on en arrive presque toujours à cette conception simpliste : que, pour elles, l'homme compétent est un homme *intelligent* qui, à un moment donné, applique son intelligence à l'étude de questions qui peuvent être de natures fort variées et qu'il doit chercher à résoudre aussi habilement que possible. Ce à quoi d'ailleurs il arrivera aisément grâce à son intelligence.

Vous n'avez qu'à voir ce qui se passe dans une foule de circonstances pour constater qu'il en est ainsi. Je préfère ne pas citer d'exemple.

Or, remarquons-le, l'intelligence est un don de la nature. On vient au monde intelligent ou simple d'esprit, doué d'une bonne constitution ou chétif et malingre, beau ou laid, dans un milieu fortuné ou pauvre, noble ou vilain, dans une famille obscure, ignorante ou bien riche en éducation, en instructions variées, autant de forces autant

de faiblesses dont nous sommes redevables au hasard de la naissance et qui combinées suivant les modes les plus variés établissent entre les hommes un semblant d'égalité qui rend la vie sociale supportable à un grand nombre d'entr'eux. L'intelligence est une force dont on peut user pour le bien ou pour le mal, dont on peut se servir pour s'instruire et devenir un homme compétent, mais dont on peut aussi ne rien faire si, à côté de son intelligence, on n'a pas l'amour du travail, la persévérance, l'ordre et la discipline de l'esprit. Tout homme compétent doit donc être intelligent d'abord, mais tout homme intelligent ne s'improvise pas compétent.

Est-ce ainsi que l'entend la foule ?

Est-ce ainsi que l'entendent beaucoup de gens intelligents ?

La foule (et quand je dis la foule, je dis en réalité toute grande réunion d'hommes jugeant en masse), la foule ne peut juger de la compétence, elle ne peut, et encore, qu'apprécier l'intelligence. Or, quand elle a dit de quelqu'un : « Oh ! Monsieur X... est si intelligent », elle entend par là, lui donner un diplôme de capacités générales. Pour elle, cela veut dire : « Ce Monsieur est très capable » et dans ce qualificatif elle met toute sa confiance. Ce Monsieur X..., si intelligent, si capable, peut s'occuper de tout : il a les moyens de faire tout convenablement.

Tout au moins, pour elle, tout médecin, tout docteur en droit, tout ingénieur intelligent est capable de résoudre convenablement toutes les questions ressortissant à son métier et combien d'autres encore. Or ceci est une profonde erreur. Un diplôme universitaire, dans l'immense majorité des cas, ne prouve qu'une chose, que son porteur a suivi pendant le nombre d'années voulu les cours indispensables à l'obtention de ses différents certificats d'étude et qu'il a convenablement répondu aux nombreuses ques-

tions qui lui ont été posées, qu'il a enfin les connaissances générales considérées comme nécessaires à l'exercice de son art. A de rares exceptions près, qui ont peu d'importance dans le cas présent, ce diplôme ne prouve chez son porteur aucune compétence particulière. Car, de ce qu'il a consacré quelques mois à l'étude de chacune des innombrables sciences signalées sur ses certificats ou sur son diplôme il n'en résulte absolument pas qu'il y ait gagné la moindre compétence en chacune d'elles.

J'ajoutais, Mesdames et Messieurs, que bon nombre d'hommes reconnus intelligents ont eux-mêmes une forte tendance à juger comme la foule et à s'attribuer presque inconsciemment les compétences les plus variées.

A ce sujet des illusions humaines, je crois bon de vous lire le début du Discours de la Méthode de l'immortel Descartes :

« Le bon sens, dit-il, est la chose du monde la mieux
» partagée car chacun pense en être si bien pourvu que
» ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en
» toutes autres choses n'ont point coutume d'en désirer
» plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable
» que tous se trompent mais plutôt cela témoigne que la
» puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le
» faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens
» ou la raison, est naturellement égale entre tous les
» hommes. »

Qu'est-ce à dire et ce bon sens, cette chose du monde la mieux partagée, quand elle est unie à l'intelligence ne suffirait-elle pas à donner la compétence ?

Peut-être, en attribuant au bon sens des vertus bien spéciales. Mais, je me défie et je me demande si, dans ce passage, le grave philosophe n'a pas été un terrible pince-sans-rire. Pour ma part, j'en suis persuadé et je ne crois pas aux compétences improvisées.

Si jamais, comme j'aime à l'espérer et comme cependant je n'ose trop y croire, on fait une histoire complète des événements de la longue guerre qui vient de ruiner le monde, on pourra apprendre combien a été néfaste, en une infinité de domaines, l'influence d'hommes prétendument compétents et des routines militaires, industrielles, commerciales et mentales créées et maintenues par ces incompetents.

Il est donc d'une importance capitale d'avoir une idée nette de la compétence pour savoir reconnaître les hommes compétents, pour caser *the right man in the right place*, avoir confiance en lui et lui laisser la vraie et effective responsabilité de ses actes.

Me hasarderai-je donc à vous donner une définition de la compétence ? Ce serait exposer en quelques mots ce qui demande des développements considérables, ce serait certainement aussi me faire mal comprendre et m'exposer à être incomplet ou exagéré. La compétence variant d'ailleurs avec la nature du travail à exécuter, je m'exposerais de plus au reproche assez justifié de m'occuper de questions dans lesquelles je suis incompetent. Je vais donc me borner à vous parler de ce que je connais, de ce que les hommes s'occupant de questions scientifiques entendent par compétence. Il ne sera pas difficile d'en tirer ensuite, quand on le voudra, des conclusions plus générales.

Qu'est-ce qu'un homme compétent dans une science d'observation ou d'expérimentation ?

En premier lieu, c'est un homme intelligent. *En deuxième lieu*, un homme qui connaît son métier. *En troisième lieu*, un homme au courant de ce que l'on fait dans le domaine de son activité, de l'autre côté des frontières de son pays, qui peut ainsi comparer continuellement ses méthodes de travail, les résultats qu'elles lui donnent,

aux procédés et aux résultats obtenus en France, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Italie, etc... *En quatrième lieu*, c'est un homme qui tire parti de ses connaissances variées pour perfectionner d'une façon continue son outillage ou ses méthodes de façon à *faire aussi bien et même mieux que les autres*.

Vous avez été surpris sans doute quand je vous ai dit qu'un homme de science compétent doit bien connaître son métier. J'ai employé ce mot, parce qu'il rend bien ma pensée. Quand un homme de sciences se propose de consacrer son activité à l'étude, il commence par constater, qu'il a un goût spécial pour une des nombreuses sciences dont il a une idée générale et il l'étudie spécialement. Or, poursuivre cette étude spéciale est un métier, pour lequel un réel apprentissage est nécessaire, qu'il faut pratiquer parce qu'il est indispensable de savoir comment cette science s'est formée, comment elle évolue et parce que la meilleure façon de démontrer à soi-même et aux autres qu'on la connaît est de travailler à son développement.

Peut-être et sans doute me fera-t-on une autre objection.

Quelle exagération va-t-on me dire : pour être compétent en sciences, il faudrait être polyglotte, connaître le français, l'allemand, l'anglais, l'italien, etc. Pour connaître bien son métier, pour travailler au développement d'une science, il faut, en effet, connaître les travaux des savants de la plupart des pays civilisés du monde. D'ailleurs connaître deux langues étrangères n'est pas d'une difficulté bien grande, quand on peut se borner à en avoir une connaissance suffisante pour lire les travaux spéciaux qui se publient dans ces langues. Dans la plupart de nos laboratoires, pour y faire des travaux originaux, les élèves devaient lire les publications allemandes et anglaises et arrivaient rapidement à un résultat satisfaisant. Plusieurs lisaient même des travaux italiens.

D'ailleurs, il existe des revues qui chaque année rendent compte des travaux publiés chez tous les peuples civilisés. Ces revues donnent des résumés bien faits qui dispensent souvent de recourir à la lecture des originaux et renseignent tout ce qu'il faut absolument en connaître. En tous cas, quel que soit le moyen employé, *la connaissance du travail des autres peuples est indispensable pour parfaire la compétence*. Sans elle, on en arrive trop aisément à vivre dans l'admiration béate de son pays, dans l'ignorance des progrès réalisés par d'autres, à maintenir la nation dans une stagnation pernicieuse. Le sentiment de l'imperfection est la condition du progrès.

Les conditions que doivent remplir les hommes de sciences pour que l'on reconnaisse leur compétence doivent être à peu près les mêmes, *mutatis mutandis* naturellement, dans presque tous les domaines un peu scientifiques de l'activité humaine. Or dans quel domaine de cette activité la science ne joue-t-elle pas actuellement un rôle de premier ordre ?

Je ne crois pas nécessaire d'insister. Et, envisageant la compétence d'une façon plus générale, j'ajouterai : Parmi les hommes compétents, il y a inévitablement des nuances et ici interviennent l'étendue de l'instruction, le degré d'intelligence, la largeur d'esprit de l'individu.

À côté de compétents spécialisés dans un domaine assez restreint, il en est qui ont acquis des connaissances plus générales embrassant un ensemble de spécialités concordantes.

Tout comme, à côté d'un grand artiste, Quentin Latour, par exemple, qui était compétent dans la spécialité du portrait au pastel, vous vous rappellerez Léonard de Vinci peintre, sculpteur, ingénieur de génie et Michel-Ange peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, à coup sûr, hommes compétents dans tous ces domaines.

C'est là le résultat des différences d'intelligence, d'aptitudes, de génie qui interviennent dans tous les genres d'activité humaine. Ces différences se manifestent dans la vie à des degrés divers et conduisent certains hommes mieux doués à gagner une influence correspondante sur les milieux capables de les comprendre, par conséquent surtout, sur des milieux d'hommes compétents mais de spécialisations plus restreintes. De ces hommes distingués il s'en rencontre toujours dans une réunion, dans une association d'hommes de compétences à étendue variée et ce sont précisément eux qui peuvent rendre les plus grands services en convainquant les autres de la vérité de leurs idées et de leurs conceptions, en leur démontrant comment ils doivent coordonner leurs travaux pour obtenir des résultats étendus et favorables par conséquent à un plus grand nombre. J'ajouterai que ces hommes ne seront généralement bien compris que dans ces milieux, parce que là seulement, ils pourront entrer dans le développement d'idées familières à tous. A moins que la nature ne l'ait doué d'une éloquence toute spéciale, à moins qu'il ne soit initié à la tactique des assemblées parlementaires, un homme de cette espèce restera le plus souvent sans influence sur ces dernières. Elles ne le comprendront pas toujours.

Qu'une nation et une nation en voie de réorganisation comme la nôtre ait grand besoin d'hommes de compétences infiniment variées, je crois qu'il est inutile de le démontrer. Qu'elle en ait le plus grand besoin, non pas momentanément mais d'une façon continue, perpétuellement, cela aussi peut se passer de démonstration.

Il faut donc qu'elle leur donne les moyens de se former et qu'elle mette toute son ingéniosité à favoriser leur développement. Comment donc peut-elle le faire, si ce n'est entr'autres moyens, par l'instruction et particulièrement

rement par son enseignement supérieur, par un enseignement bien compris dans ses Universités enfin convenablement organisées.

Pour favoriser la formation d'hommes de compétences variées, les Universités doivent fournir à tous ceux qui le désirent les moyens de poursuivre les études spéciales les plus variées aussi.

Comment arrive-t-on à ce résultat dans les Universités bien organisées ? D'une façon très simple :

Tout professeur ordinaire ou extraordinaire a *le droit* de faire des cours privés sur n'importe quelle science ou partie de science rentrant dans le cadre de l'enseignement de la Faculté à laquelle il appartient et cette dernière *seule* intervient dans la réglementation de cette liberté. Dans ces conditions, dès qu'une question scientifique quelque spéciale qu'elle soit, prend de l'importance, devient intéressante, il se trouve toujours un professeur pour en faire l'objet d'un cours. De plus ce cours ne se composera pas seulement de leçons dites théoriques, mais sera, autant que faire se pourra, pratique, fait au laboratoire ou dans un séminaire. Et ceci est chose de première importance, toute connaissance purement livresque étant illusoire. Les laboratoires, les séminaires doivent être ouverts aux travailleurs désireux de faire des recherches spéciales et tout un personnel de Professeurs, d'Instituteurs, d'Assistants doit être mis à leur disposition.

Ces conditions essentielles de travail ne sont réalisables que grâce à certaines réglementations indispensables.

Et d'abord, le personnel enseignant ne doit pas être étroitement limité par des règlements immuables. Aussi, dans ces Universités, a-t-on maintenu la distinction fondamentale entre les Professeurs ordinaires et les Professeurs extraordinaires ou associés, et le nombre des Professeurs ordinaires seuls est fixé par la coutume plus encore que

par la loi. Celui des extraordinaires ou associés ne l'est pas, pas plus que celui des agrégés ou professeurs libres. C'est ainsi qu'une Faculté élaborant le programme de son enseignement, à côté de cours imposés par la loi, peut en instituer d'autres de façon à suivre les progrès incessants des sciences.

D'autre part, pour avoir à sa disposition tout ce personnel nécessaire à son enseignement, une Faculté ou les professeurs ordinaires qui la composent doivent pouvoir choisir leurs aides, les assistants, les instructeurs, les lecteurs, les préparateurs à l'enseignement, leur faire apprendre le métier de Professeur et enfin se les attacher à titre de Professeurs extraordinaires ou associés de façon à maintenir une tradition, une continuité dans son enseignement.

C'est donc la Faculté encore qui intervient le plus directement et le plus efficacement dans le choix et la nomination des Professeurs extraordinaires et par extension inévitable dans la présentation des candidats aux chaires de Professeurs ordinaires.

Cette organisation des Universités se rencontre dans les nations où l'on recherche les véritables compétences, où l'on a confiance en elles, où on leur laisse l'initiative et surtout la responsabilité de leurs actes.

Je crois inutile de vous démontrer, Mesdames et Messieurs, que les Universités de l'Etat belge sont loin de posséder l'organisation que je viens de vous décrire. Jusqu'à ce jour il ne semble pas que l'on ait compris dans notre pays, que les Professeurs d'Université pouvaient bien avoir quelque compétence dans la question si importante de l'organisation de l'enseignement supérieur. Les Facultés de nos Universités ne jouissent d'aucune initiative réelle, n'encourent aucune responsabilité, n'ont en réalité qu'une influence minime, négligeable sur l'organi-

sation et le développement des Universités qu'elles constituent.

Au sortir de l'immense cataclysme dont nous venons d'être les victimes, je crois de mon devoir de rappeler, qu'un des moyens les plus heureux employés par les peuples ou par les rois pour se relever sûrement des ruines amenées par la guerre et la conquête a été de répandre l'instruction des individus, de créer des Universités, de les organiser le plus convenablement possible.

J'aime à espérer que mon pays saura mettre à profit ces leçons du passé.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Quand en l'année 1912 j'ai accepté la dignité de Recteur, vous m'avez fait un accueil particulièrement aimable. A ce moment je connaissais et je déplorais depuis longtemps déjà le manque d'organisation réelle des Universités de l'Etat belge. Je ne vous ai pas caché que je chercherais à y faire introduire certaines réformes que je jugeais indispensables alors même que je n'espérais pas les voir réaliser. Pendant deux années, vous m'avez aidé de vos conseils, encouragé de votre appui, nous avons étudié des projets divers, la grande catastrophe n'a permis la réalisation d'aucun d'eux.

Je puis me rendre ce témoignage que, tant que cela m'a été possible, j'ai consacré tout mon temps et ce qui me restait d'énergie à travailler à ce que je considérais comme le bien de l'Université. Je suis heureux de pouvoir le déclarer hautement, mes relations avec Monsieur l'Administrateur Le Paige, toujours empreintes de loyauté, de franchise, de cordialité nous ont démontré à l'un et à l'autre combien nos aspirations étaient concordantes,

combien le bien seul et l'heureux développement de l'Université de Liège étaient le but de nos efforts.

L'homme malheureusement se crée facilement des illusions. J'aime à espérer, mes chers Collègues, que tout au moins vous jugerez que j'ai fait tout le possible pour tenir mes engagements et que je n'ai pas trop déçu votre attente.

Je suis heureux de pouvoir en votre nom et au mien donner ici un témoignage public de notre reconnaissance à M. le Pro-Recteur Gravis qui m'a si heureusement remplacé auprès de vous pendant la durée de la guerre et mon absence forcée ; grâce à lui, en de nombreuses réunions du Conseil académique qu'il a présidées, vous êtes restés unis et vous avez pu résister à l'ennemi, prêt à profiter des moindres fautes de tactique, des moindres divergences d'opinion.

Tous nous lui adressons le témoignage de notre profonde gratitude.

MONSIEUR LE RECTEUR,

Quand j'ai appris que Sa Majesté le Roi vous avait choisi pour me succéder dans la dignité de Recteur, je me suis rappelé que vous étiez en relation avec des professeurs des différents pays de l'Europe, que vous aviez travaillé dans diverses Universités étrangères et que vous connaissiez leur organisation. J'en ai conclu que les lacunes, les défauts de l'organisation des Universités belges ne vous étaient pas inconnus. Je sais d'autre part avec quel zèle vous avez toujours suivi les délibérations de la Faculté de Philosophie et aussi l'intérêt que vous prenez aux questions d'enseignement. Je ne doute donc pas de votre désir de voir se réaliser les réformes nécessaires.

Vous êtes historien, Monsieur le Recteur, vous comprendrez donc certainement que l'avenir de notre pays dépend de la collaboration harmonieuse de tous les hommes de bonne volonté et de haute valeur, que les Universités peuvent et doivent avoir dans les circonstances actuelles une influence considérable sur le développement de l'élite intellectuelle qui est indispensable à une démocratie et vous saurez, j'en suis persuadé, guider l'Université de Liège vers la réalisation de ce but patriotique.

Le corps professoral a confiance en vous, Monsieur le Recteur, et c'est pénétré de ces sentiments de confiance et de haute estime, que je vous remets les insignes du Rectorat et que je vous en transmets les pouvoirs.
